

Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Orient



Les Poèmes de la Libellule de Judith Gautier

Chaque fois que l'on lit une histoire du tanka francophone – et Dieu sait si les rédacteurs de la fameuse *Revue du Tanka francophone* de l'ami Patrick Simon y reviennent souvent – on tombe inmanquablement sur le nom de Judith Gautier. Parce que, quand elle a publié en 1885 sa traduction libre de 88 tankas tirés du *Kokin-shû*, une anthologie d'anciens poèmes japonais datant de 905, elle l'a préfacée avec un tanka d'hommage à un mystérieux Misouda Komiosi, un tanka qui est de sa plume et que l'on considère dès lors comme le premier tanka non seulement francophone mais même européen.

Qui était Judith Gautier ? Une femme tout à fait hors du commun. Fille de Théophile Gautier et d'une cantatrice italienne, épouse malheureuse de Catulle Mendès, admiratrice, et peut-être maîtresse, de Richard Wagner, maîtresse de Victor Hugo, mais surtout grande érudite et auteure, aujourd'hui injustement méconnue, de nombreux romans et nouvelles exotiques. Ayant appris la langue et l'écriture chinoises auprès d'un réfugié politique de Chine recueilli par son père, elle publie dès 1867, à l'âge de 22 ans, des traductions d'anciens poèmes chinois sous le titre *Le Livre de jade*, publication qui lui vaut tout de suite l'admiration des lettrés de son temps et l'estime de Victor Hugo. Il faut dire qu'elle profite de l'entourage de son père qui est particulièrement brillant : Baudelaire, Gustave Flaubert, Théodore de Banville, les Goncourt, Gustave Doré, entre autres. Et le père est fier de sa fille : le plus parfait de mes poèmes, aurait-il dit. Il est vrai que si on en croit l'étude de l'Universitaire Denise Brahmini que l'on peut trouver sur le net (*Judith Gautier, ses pères, sa mère, son œuvre*), celui-ci aurait eu quelques tendances à l'inceste et Judith se serait éloignée de lui et aurait cherché chez Wagner et Hugo des pères de substitution ! Car, en plus, c'était une vraie beauté : profil grec, yeux noirs, longs cheveux sur un visage blanc et formes sculpturales ! Plus tard elle sera également l'amie de



Pierre Louÿs et écrira une pièce de théâtre avec Pierre Loti pour Sarah Bernhardt, nous apprend Wikipédia. Et sa très intéressante autobiographie, *Le Collier des jours*, paraît en 1904.

L'anthologie *Les Poèmes de la Libellule* a vu le jour grâce à son amitié avec deux Japonais vivant alors à Paris. D'abord le peintre Hosui Yamamoto, qu'elle avait rencontré à l'Exposition de 1878 et qui allait illustrer l'ouvrage publié hors commerce chez l'auteur au format in-folio (gravé et imprimé par Gilot à Paris) : on y trouve plusieurs très belles estampes pleine page et toutes les pages sont enluminées de libellules, de bambous, de rossignols, de chauves-souris, de corbeaux, de chutes d'eau, etc. L'autre ami était un haut fonctionnaire, Kinmochi Saionzi, Conseiller d'Etat de l'Empereur, et qui était venu en France « *pour étudier les principes de la démocratie occidentale* », dit Jannick Belleau, dans son article *L'enfance du tanka en France et au Québec* paru dans la *Revue du Tanka francophone* de juin 2012. C'est lui qui a réalisé la traduction littérale en français des poèmes japonais sur laquelle Judith Gautier a basé ses adaptations.

Quel est le véritable mérite de Judith ? Celui d'avoir écrit le premier tanka francophone ? Il n'est pourtant pas génial. Le voici :

*Je t'offre ces fleurs
De tes îles bien-aimées.
Sous nos ciels en pleurs,
Reconnais-tu leurs couleurs
Et leurs âmes parfumées ?*

Est-ce d'avoir été la première à faire connaître la poésie japonaise en France ? Non plus, puisque l'érudit, ethnologue et linguiste, Léon de Rosny, avait déjà publié en 1871 une anthologie de poèmes anciens dont certains tirés du *Man-yôshû* qui date du VIII^{ème} siècle et qu'il y avait donné une excellente définition du véritable tanka : *il doit renfermer une idée complète en 31 syllabes formant deux vers : le premier de 17 syllabes (5-7-5), avec deux césures ; le second de 14 syllabes (7-7), avec une seule césure. Le premier vers présente une idée et le second en offre le dénouement ou la conclusion.* C'est Jannick Belleau qui le cite dans son article.

Non, je crois que le principal mérite de Judith Gautier c'est d'avoir fait une véritable recreation très poétique de la plupart des tankas qu'elle a traduits. Tout en respectant les règles syllabiques de

l'original et en y ajoutant des rimes. Jannick Belleau trouve que c'est un défaut (*le seul défaut que l'on puisse y trouver, dit-elle, c'est la rime en fin des vers - avec la ponctuation*). Je ne suis pas d'accord avec elle. Je sais bien qu'on a pris l'habitude, aujourd'hui – et c'est la règle adoptée par la *Revue du tanka francophone*, et peut-être initiée par René Sieffert – de respecter strictement le rythme syllabique mais sans introduire de rimes. Et c'est un point que j'ai déjà amplement abordé dans mes autres textes sur le tanka et le haïku. Mais dans le cas de Judith Gautier je trouve que la rime n'est absolument pas gênante et que, même pour certains de ces tankas, sa sonorité apporte un plus à l'atmosphère générale du poème. D'autant plus qu'elle ne s'est pas tenue à une règle de versification unique. On peut trouver sur le net une étude d'un certain Alain Chevrier, étude d'ailleurs reprise dans le numéro de juin 2013 de la *Revue du tanka francophone*, qui a analysé en détail les différentes variantes de versification adoptées par Judith Gautier (*Notule sur la libellule : les tankas de Judith Gautier*). Il trouve qu'il y en a 9, que la plus fréquente (le quart des 88) est celle-ci : ababa, tout de suite suivie par celle-ci (17) : ababb qui à priori paraît d'ailleurs la plus logique puisqu'ainsi la suite syllabique (57577) se confond avec la suite rimique (ababb). Pour moi une telle analyse ne présente pas beaucoup d'intérêt même si Chevrier trouve une très jolie formule à la fin de son article : « *Dans ces poèmes, les rimes errent, telles des libellules, se posant un instant à la pointe des vers, qui, eux, restent droits et fixes comme des roseaux...* ».

Mais trêve de pinaillages. Venons-en aux tankas recréés, aux petits bijoux de notre belle Judith. Et d'abord à ce tanka de *Saigio* où l'on voit bien combien les rimes, par leur sonorité, coopèrent à l'atmosphère du poème :

*Loin de tous, bien loin,
Fuir parmi les rocs sans nombre !
Et là, sans témoins,
Dans la solitude sombre
Conter mon amour à l'ombre !*

Beaucoup de ces poèmes évoquent l'évanescence des choses et Annick Belleau admire la façon magistrale avec laquelle Judith

Gautier a su « capter l'âme » de ces poèmes. Comme dans ce tanka de « la mère du Ministre », Tomono-Kidi :

*Toujours renaissants,
Dans l'air le rossignol sème
Les mêmes accents ;
Mais moi combien je le sens
Que je ne suis plus la même*

Et ce tanka, encore plus sombre, de Kinténé :

*Le vent fait neiger
Sur la terre, blanche tombe,
Les fleurs du verger ;
Et je me prends à songer
Qu'aussi je décline et tombe.*

Ou celui de Sémi-Marou qui évoque si poétiquement notre destin à tous :

*La vie est là toute :
L'on va, l'on vient, sur la route
Où l'on débarqua ;
Et tous passent sous la voûte
De la porte d'Ossaka !*



Bien d'autres sont des tankas d'amour, comme ce poème de *Kagué-Ki*, avec ses accents si modernes (et l'illustration qui l'est aussi) :

*L'oiseau chinois sème
Dans l'air chaque mot saisi :
Ah ! faites ainsi !
Quand je vous dis : Je vous aime »
Dites : « Je vous aime » aussi.*



Ou ce tanka de *Yossi-Moto* où l'on voit une fois de plus l'importance des rimes :

*Vouloir oublier
C'est se souvenir encore !
Comment délier
Une chaîne que j'abhorre
Quand toujours mon cœur l'adore ?*

Et ce tanka de *Hidé-Yossi*, magnifiquement illustré par Yamamoto :

*Sur ma manche rose,
Dont mes larmes noient les fleurs,*

*La lune se pose.
Dis au moins : pourquoi ces pleurs ?
O toi, qui sais bien leur cause !*



Et enfin ce tanka malicieux de *Hito-Marō* :

*Ce matin je veux,
Sans que l'or du peigne y passe,
Laisser mes cheveux :
J'aurais trop peur qu'il efface
Des baisers la chère trace !*

On pense aux tankas modernes de cette grande amoureuse,
Yosano Akiko, dans ses ***Cheveux mêlés*** !

*Un jour l'empereur avait admiré, en se promenant, un prunier aux
fleurs roses et il voulait le faire transplanter dans son jardin, lit-on en
exergue à ce tanka de femme, une inconnue. Il envoya un messenger pour
déraciner l'arbre. La maîtresse de l'enclos où se trouvait le prunier répondit :*

*Puisqu'il le désire,
Celui que chacun bénit,
Cela doit suffire ;
Mais au rossignol que dire
Lorsqu'il cherchera son nid ?*

Et, pour finir, je voudrais encore montrer combien grand est le travail de récréation de Judith Gautier. Et que ce qu'elle a accompli là est bien plus important que ce premier tanka francophone ou même européen qu'on lui attribue en se référant à son tanka dédicace. Voici la traduction littérale que lui fournit Saionzi d'un tanka de *Yosi-Tado* :

Comme le navigateur du port de Ioura qui a perdu son gouvernail, je ne sais pas où me conduit le chemin de l'amour.

Et voici la réinterprétation de Judith Gautier :

*Où le vent la lame
Va le marin d'Ioura
Qui n'a plus de rame :
Ainsi, comme il le voudra,
L'amour emporte mon âme !*

(2013)